

« Pour les 50 ans de *Trente arpents* »

Jean Panneton

Number 53, Spring 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38984ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

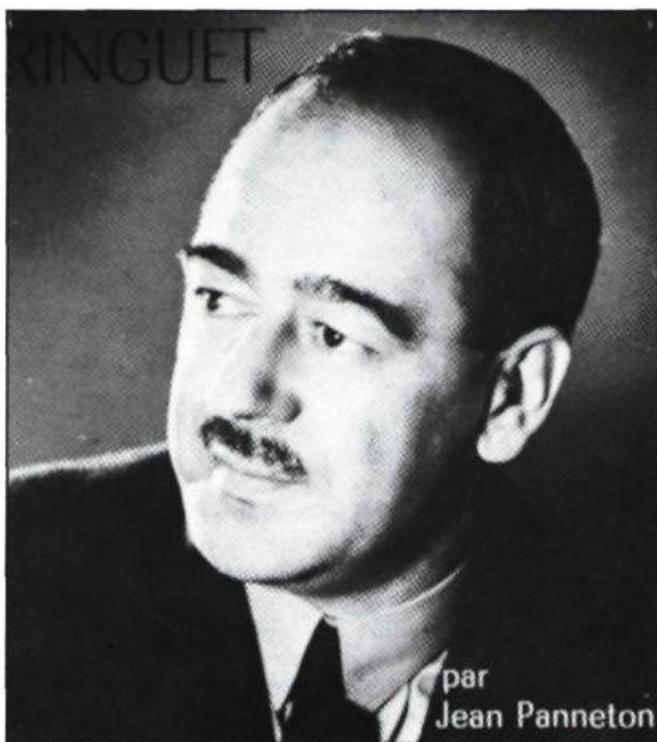
[Explore this journal](#)

Cite this article

Panneton, J. (1989). « Pour les 50 ans de *Trente arpents* ». *Lettres québécoises*, (53), 59–60.

«Pour les 50 ans de *Trente arpents*»

Trente arpents parut à Paris, aux éditions Flammarion, en décembre 1938. Dans l'histoire des relations culturelles entre le Québec et la France, la parution du roman de Ringuet demeure un moment marquant. Quelques mois plus tôt, en août 1938, Max Fisher, alors directeur de Flammarion, de passage à Montréal, avait confié à un journaliste que le lendemain il rencontrerait «un grand romancier de chez-vous, qui a écrit un authentique chef-d'œuvre et qui sera célèbre dans quelques semaines en France¹». La curiosité fut piquée au vif : qui était donc notre nouveau romancier appelé à la gloire parisienne? Le suspense se maintint jusqu'en décembre. Personne ne pensa au docteur Philippe Panneton, médecin montréalais d'origine trifluvienne. Ses amis connaissaient sa culture et sa passion dominante : la lecture. Avec son ami Louis Francœur, il avait publié, en 1924, un petit livre très peu respectueux pour les écrivains régnant alors, une série de pastiches : *Littérature... à la manière de...* Quelques-uns se souvenaient qu'étudiant il avait fait partie de la tribu du Casoar, avait séjourné à l'Arche avec les LaFerrière, Chauvin, Maillet et les autres. Là, il s'était fait connaître comme poète, en récitant des poèmes sous ce joli pseudonyme, le Sphinx d'Halifax. Oublions, à son exemple, qu'il était l'auteur d'une charmante comédie en vers «Jouons à l'amour», une pièce présentée au Monument National le 27 avril 1927, en présence d'Athanase David, patron d'honneur de cette «Fête de nos dramaturges²». Un peu de poésie, une plaquette satirique, un lever de rideau à la Géraldy, cela n'annonçait pas ce «grand romancier de chez-vous» dont Max Fisher avait parlé au journaliste. Aussi l'énigme ne fut pas déchiffrée avant le lancement à Paris de *Trente arpents*.



Ringuet

Flammarion fit bien les choses pour assurer au roman canadien la renommée. Les grands critiques lui consacrèrent leurs colonnes : André Billy dans le *Figaro littéraire*, Robert Frasilach dans *l'Action française*, surtout André Thérive dont l'analyse occupait la majeure partie de son feuilleton du *Temps*. Suivirent les journaux de province comme le *Journal de Rouen*; jusqu'à la *Caravane du Caire* qui y alla d'un long article de Morik Brin. Très habilement, Flammarion avait fait paraître aux *Nouvelles littéraires*, le mois même du lancement, un article substantiel, dûment encadré, signé Ringuet. Inévitablement, on évoqua le grand précédent : «Aucun événement littéraire depuis *Maria Chapdelaine* ne saurait être comparé à la révélation de ce livre³».

Très bientôt tous ces échos louangeurs parvinrent ici, et le public québécois s'impatientait de lire le roman de ce

Ringuet. Ringuet un nom tout nouveau dans notre paysage littéraire, le pseudonyme bientôt transparent de Philippe



Panneton qui l'avait choisi en hommage filial pour sa mère, Éva Ringuet. En effet, le public s'impatientait car les exemplaires de *Trente arpents* arrivaient en trop petit nombre. En février 1939, le *Devoir* écrivait : «Le deuxième arrivage de 30 arpents s'est enlevé en quelques heures, au comptoir du *Devoir*. Nous câblons l'ordre d'un troisième envoi». Et un mois plus tard, l'écrivain Clément Marchand protestait : «Depuis décembre dernier, les libraires montréalais sont aux abois. Les quelques douzaines d'exemplaires qui sont parvenus à se frayer un chemin sur les comptoirs de nos marchands de livres se sont enlevés en un clin d'œil⁴».

Rappelons ici une anecdote révélatrice, une très flatteuse méprise commise par Louis Dantin. De son exil à Boston, Dantin assurait la chronique littéraire de *l'Avenir du Nord*. Le 23 janvier 1939, il avait reçu un exemplaire de *Trente arpents*. Il le lut avec beaucoup d'intérêt et décida d'en faire une recension poussée. Pour ce faire, il écrit au directeur de *l'Avenir* pour se renseigner sur ce Ringuet, un inconnu pour lui, lui si au fait de la littérature d'ici et d'ailleurs. Il pose une première question : «Qui est «Ringuet»? Un Français, je n'en doute pas, mais personne ne le connaît-il?⁵». S'il a cru que Ringuet était un Français, il expliquera ainsi son erreur : «Que l'auteur fut un Français, je le voyais à divers signes, mais surtout à la science de la construction, à la maîtrise du langage, au vocabulaire étendu et précis, à l'aisance des tournures, à la sûreté de la syntaxe. Ce n'est pas tout à fait ainsi qu'on écrit chez nous, me disais-je...⁶».

Le roman de Ringuet suscita ici un très grand intérêt. Nommer les journaux et les revues qui en parlèrent, c'est dresser la liste des journaux et des revues qui paraissaient alors au Québec francophone. Et ailleurs car, dès 1940, *Trente arpents* fut traduit en anglais : *Thirty Acres* et en allemand : *Dreißig Morgen Land*. Rappelons que *Thirty Acres* valut à Philippe Panneton d'être le premier récipiendaire québécois du «Governor General's Award», en 1940. C'est Germaine Guèvremont, dix ans plus tard, qui en sera la deuxième récipiendaire du Québec.

Néanmoins, ce succès qui rendit célèbre son auteur, *Trente arpents* fut mal accueilli, objet d'un quiproquo. En effet, à part Louis Dantin, très rares furent les lecteurs et les critiques qui le considèrent comme un roman, une œuvre littéraire. On l'examina d'abord comme un document sur notre monde rural, docu-

ment à qui l'on demandait d'être un tableau fidèle et exact. Est-ce ainsi que l'habitant bien enraciné au sol travaillait, parlait, aimait, priait, voisinait, etc.? Le grand reproche : Ringuet avait noirci le tableau. Ses paysans ne sont plus des êtres accordés à la nature. Le monde rural cesse d'être le haut lieu de la vertu, une sorte de paradis retrouvé loin de la ville corruptrice. D'aucuns y virent l'influence néfaste du Zola de *La Terre*. Le manuscrit de *Trente arpents* porte en épigraphe une prise de position de Ringuet que l'éditeur a jugé bon d'omettre :

Ce livre n'est pas un roman «régionaliste»; les paysans que j'ai connus n'étaient pas des héros.

Ce livre n'est pas un roman «naturaliste»; les paysans que j'ai connus n'étaient pas des brutes.

Un tel réalisme modéré n'aurait pas apaisé la critique québécoise qui ne pardonnait pas à Ringuet d'avoir rompu avec une tradition bien établie. Jusqu'ici nos romanciers de la terre avaient loué la vie campagnarde. Il s'agissait de servir une cause sacrée : prévenir l'exode rural et maintenir les traditions paysannes en magnifiant les travaux et les jours de l'habitant. Ringuet le premier, excepté Laberge dont *La Scouine* avait été si peu diffusée, avait rompu avec la tradition du paysan d'épologue. Aussi *Trente arpents* déçut et en choqua plusieurs qui le classèrent comme une caricature odieuse de notre paysannerie. De fait, il sera le dernier pur roman de la terre car il a su présenter un monde paysan traditionnel se disloquant sous la poussée du progrès et de l'urbanisation. On l'a dit : Ringuet a vidé le sujet.

Trente arpents a cinquante ans. Il est devenu avec *Menaud*, *Le Survenant* et quelques autres, un ouvrage classique, classique au sens de propre à être enseigné en classe. De fait, au niveau collégial et universitaire, ce roman paysan a été étudié un peu partout. Encore cette année, le professeur Paul Socken l'enseigne à l'université de Waterloo. Les études de Pierre Angers, de Gilles Marcotte, d'Antoine Sirois, entre bien d'autres, ont éclairé des facettes de l'œuvre et en ont dégagé la signification. Quelque vingt-cinq thèses de maîtrise et de doctorat ont porté sur *Trente arpents*. Les aspects linguistiques, sociologiques, psychologiques y sont analysés selon les règles de l'art. Une thèse en littérature comparée, celle du docteur Anna Biolik, met en parallèle *Trente arpents* et *Les Paysans* de Ladislav Reymont.

Cette étude révèle que le roman de Ringuet est tout autre chose qu'un roman régionaliste.

Quoi qu'il en soit de ces savants travaux, parfois exercices de haute voltige intellectuelle, on lit encore *Trente arpents* tout simplement comme un livre intéressant. Au jeune lecteur, ce roman découvre un moment de notre civilisation québécoise qu'il ne saurait imaginer. L'aîné reconnaîtra tout un monde qu'il a connu. Ringuet, à l'exemple des Flaubert et des Zola, n'a rien ménagé pour fixer exactement les traits de cette paysannerie à jamais disparue. Mais son propos essentiel n'était pas là. *Trente arpents* ne serait-il qu'un document sur la campagne d'hier, qu'il conserverait un vaste public sensible au parfum de l'antiquité. Mais c'est surtout une œuvre d'art. Avec des mots, le romancier fournit l'expression littéraire d'un destin collectif ou individuel. Euchariste Moisan n'est pas une allégorie; il se dresse au soir de la paysannerie traditionnelle avec la dimension d'un type. Ringuet a tenté de lui donner le plus de réalité possible, mais sous le réalisme documentaire l'intention du moraliste est visible. Tout en dévidant le récit de la vie de Moisan, Ringuet invite à une méditation sur le temps, le temps avec son cortège de valeurs implacables : transformation, oubli, mort.

Euchariste Moisan, Julien Sorel, Frédéric Moreau, leur destin réduit à l'essentiel, sont frères dans cette lutte contre le temps. La vie fait bon marché de leurs efforts et de leurs illusions. L'inhumanité de la terre, de la société ou de l'amour, qui tue l'espoir au cœur de l'homme, c'est peut-être l'unique sujet de tout roman. □

Jean Panneton

1. *Le Canada*, 31 août 1938, p. 1.
2. Le texte a été publié dans *Premier amour*, Stanké 10/10, 1988, p. 191-205.
3. Anonyme, *Le Journal*, Paris, 26 janvier 1939.
4. Clément Marchand, «Les libraires aux abois», dans le *Mauricien*, mars 1939, p. 20.
5. Louis Dantin à Jules-Édouard Prévost, Boston, 25 janvier 1939.
6. Louis Dantin, «*Trente arpents* par Ringuet», *l'Avenir du Nord*, 43^e année, n° 9, p. 3.